

**MARY DORIA RUSSELL**



**Le Moineau  
de Dieu**

**actusf**

# LE MOINEAU DE DIEU

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Perles d'épice, juin 2017

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-844-4 // EAN : 9782366298444

## Prologue

Rétrospectivement, la chose était prévisible. Tout, dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, montrait qu'elle alliait le savoir-faire au sens de l'efficacité, le goût de l'exploration à celui de la recherche. Au cours de ce que les Européens se plaisaient à appeler l'âge des Grandes Découvertes, les prêtres jésuites n'étaient jamais arrivés plus d'un an ou deux après ceux qui avaient noué les premiers rapports avec des peuples jusque-là inconnus ; ils étaient même, bien souvent, à l'avant-garde des explorateurs.

Il fallut des années aux Nations unies pour parvenir à une décision que la Compagnie de Jésus prit en dix jours. À New York, les diplomates multiplièrent les débats acharnés, ponctués d'innombrables suspensions et ajournements, afin de savoir s'il fallait consacrer des ressources humaines à une éventuelle prise de contact avec le monde que l'on connaîtrait ensuite sous le nom de Rakhat, alors qu'il y avait sur Terre tant de besoins pressants, et pourquoi. À Rome, les questions que l'on se posa n'étaient pas si et pourquoi, mais dans quel délai la mission pourrait être tentée et qui envoyer.

La Compagnie ne demanda la permission d'aucun gouvernement temporel. Elle agit conformément à ses propres

principes, avec ses propres capitaux et sous l'autorité du pape. Et la mission vers Rakhat fut entreprise non pas tant secrètement que confidentiellement – *distinguo subtil*, mais que la Compagnie ne se sentit nullement tenue d'expliquer ou de justifier lorsque la nouvelle fit les gros titres de l'actualité quelques années plus tard.

Les scientifiques jésuites partirent apprendre et non convertir. Ils partirent parce qu'ils voulaient connaître les autres enfants de Dieu, parce qu'ils voulaient les aimer. Ils partirent pour la raison qui a toujours poussé les jésuites vers les frontières extrêmes de l'exploration humaine. Ils partirent *ad majorem Dei gloriam*, pour la plus grande gloire de Dieu.

Ils ne pensaient pas à mal.

# 1

## Rome : décembre 2059

Le 7 décembre 2059, au milieu de la nuit, Emilio Sandoz, autorisé à quitter le service des maladies contagieuses de l'hôpital Salvator Mundi, est transporté dans une fourgonnette de boulanger jusqu'au siège de la Compagnie de Jésus, la Curie généralice, qui se trouve au numéro 5, Borgo Santo Spiritù, à quelques minutes à pied du Vatican, de l'autre côté de la place Saint-Pierre. Le lendemain, sans paraître entendre les questions qu'on lui crie ni les hurlements scandalisés des journalistes qui l'écoutent lire, un porte-parole de la Compagnie émet un bref communiqué à l'intention de la presse, qui, frustrée et furieuse, se bouscule devant la lourde porte d'entrée.

« Pour autant que nous le sachions, le père Emilio Sandoz est l'unique survivant de la mission jésuite sur Rakhat. Une fois de plus, nous remercions les Nations unies, le Consortium d'entrée en contact, et le Service d'exploitation des astéroïdes de la société Ohbayashi, qui ont tous rendu possible le retour du père Sandoz. Nous n'avons aucune information supplémentaire concernant le sort de l'équipage envoyé par le Consortium d'entrée en contact ; nous prions pour lui. Le père

Sandoz est trop souffrant pour qu'il soit actuellement possible de le questionner et son rétablissement demandera sûrement plusieurs mois. Jusque-là, aucun nouveau commentaire ne pourra être fait sur la mission jésuite ou sur les allégations du Consortium d'entrée en contact quant à la façon dont le père Sandoz se serait conduit sur Rakhat. »

Ce communiqué a pour seul but de gagner du temps.

Il ne ment pas, bien sûr, en disant que le père Sandoz est souffrant. Celui-ci a le corps couvert d'ecchymoses dues aux multiples hémorragies spontanées, qui se sont produites là où les parois de minuscules vaisseaux sanguins se sont rompues pour déverser leur contenu sous la peau. Ses gencives ne saignent plus, mais il ne remangera pas normalement avant longtemps. Et il faudra, bien sûr, s'occuper un jour ou l'autre de ses mains.

Pour le moment, cependant, sous les effets conjugués du scorbut, de l'anémie et de l'épuisement, il passe vingt heures par jour à dormir. Et lorsqu'il est réveillé, il gît immobile, recroquevillé comme un fœtus et presque aussi vulnérable.

Au cours de ces premières semaines, la porte de sa petite chambre reste ouverte pratiquement en permanence. Un après-midi, voulant éviter au père Sandoz d'être dérangé par le bruit de la cireuse sur le palier, le frère Edward Behr l'a fermée, en dépit des mises en garde qu'il a reçues du personnel de l'hôpital Salvator Mundi. Or Sandoz s'est justement réveillé, pour se retrouver enfermé. Le frère Edward n'a pas commis deux fois la même erreur.

Vincenzo Giuliani, général des Jésuites, passe chaque matin voir le patient. Il serait bien incapable de dire si Sandoz a

conscience d'être observé ainsi ; c'est un sentiment familier, d'ailleurs. Dans sa prime jeunesse, au cours de ses dix années de formation à la prêtrise, Vince Giuliani, comme on l'appelait alors, avait été fasciné par Emilio Sandoz qui se trouvait dans la classe immédiatement supérieure à la sienne. Curieux garçon que ce Sandoz. Et devenu un homme déroutant. Vincenzo Giuliani a bâti sa carrière de dirigeant sur l'habileté avec laquelle il sait percer à jour ses semblables, mais celui-là, il ne l'a jamais compris.

En contemplant Emilio, malade et presque muet, Giuliani sait qu'il n'est sans doute pas près de livrer ses secrets. Cela ne le désole nullement. Vincenzo Giuliani est un homme patient. Il faut l'être pour réussir à Rome, où le temps se mesure non pas en siècles, mais en millénaires, où l'attentisme et le long terme ont toujours caractérisé la vie politique. La ville a même donné son nom à cette attitude – la *romanità*. La *romanità* exclut l'émotion, la hâte, le doute. Elle patiente, trouve le bon moment, et agit inexorablement à son heure. La *romanità* repose sur la conviction absolue de la victoire finale et elle est issue d'un unique principe : *Cunctando regitur mundis* – c'est en attendant qu'on conquiert le monde.

Donc, même après soixante années, Vincenzo Giuliani n'éprouve aucun sentiment d'impatience à l'idée qu'il est incapable de comprendre Emilio Sandoz ; il ne songe qu'à la satisfaction qui l'habitera lorsque son attente, enfin, paiera.

\*

Le secrétaire particulier du général se met en rapport avec le père John Candotti le jour de la fête des Saints-Innocents, soit trois semaines après l'arrivée de Sandoz à la Curie. « Sandoz est suffisamment remis pour vous voir à présent, annonce Johannes Vœlker à Candotti. Soyez là à quatorze heures. »

Soyez là à quatorze heures ! se dit John avec irritation, en cheminant vers le Vatican depuis la maison de retraite où l'on vient de lui attribuer une petite chambre étouffante donnant sur des murs romains dont les pierres ne sont qu'à quelques centimètres de son inutile fenêtre. Candotti a déjà eu affaire à Vœlker une ou deux fois depuis son arrivée et l'Autrichien lui a déplu, dès le premier instant. À vrai dire, rien dans son actuelle situation ne plaît à John Candotti.

D'abord, il ne comprend pas pourquoi il a été embringué dans cette affaire. N'étant ni juriste, ni érudit, ni scientifique, John Candotti se contente fort bien d'être placé du côté le moins prestigieux de l'alternative jésuite : professeur ou confesseur. Et lorsque son supérieur l'a contacté, afin de lui enjoindre de prendre l'avion pour Rome à la fin de la semaine, il était plongé jusqu'au cou dans ses préparatifs pour le spectacle de Noël des enfants. « Le général des Jésuites souhaite que vous alliez assister Emilio Sandoz. » Voilà en quoi ont consisté ses instructions. John a entendu parler de Sandoz, bien sûr. Qui n'en a pas entendu parler ? Mais il ne voit pas du tout en quoi il pourra lui être utile. Lorsqu'il demande des explications, il ne parvient pas à arracher la moindre réponse directe à qui que ce soit. Il n'est pas rompu à ce genre d'exercice : la subtilité et l'équivoque ne figurent pas parmi les sports d'intérieur en vogue à Chicago.



Ensuite, il y a la ville elle-même. Lors du petit pot d'adieu improvisé, tout le monde était surexcité à l'idée de ce qui attendait Candotti : « Rome, Johnny ! » Ses siècles d'histoire, ses superbes églises, ses chefs-d'œuvre artistiques. Lui aussi était surexcité, quoi, merde. S'il avait su !

John Candotti est né dans un plat pays, aux lignes bien droites, aux pâtés de maisons carrés ; rien à Chicago ne l'a préparé aux réalités de Rome. Le pire, c'est quand, se croyant arrivé devant l'édifice où il veut aller, il s'aperçoit que la rue qu'il suit s'en éloigne et le mène une fois de plus vers une charmante place ornée d'une jolie fontaine, pour le lâcher finalement dans une allée qui n'aboutit nulle part. Encore une heure à errer, pris au piège exaspérant des collines, des courbes, de l'enchevêtrement de rues qui sentent le pipi de chat et la sauce tomate. Lui qui déteste être perdu, il est constamment perdu. Lui qui ne supporte pas d'être en retard, il est perpétuellement en retard. Il passe les cinq premières minutes de toutes ses conversations à s'excuser de ce retard, tandis que ses interlocuteurs romains lui assurent que ça n'a aucune importance.

Il n'empêche qu'il a horreur de ça, si bien qu'il se met à marcher de plus en plus vite, s'efforçant, pour changer, d'arriver à l'heure à la Curie généralice ; du coup, il se retrouve avec une ribambelle de gamins sur ses talons, lesquels se moquent de lui et prennent un plaisir odieux à voir se dépêcher ce grand bonhomme ossu et à demi chauve, avec son nez proéminent, sa soutane qui lui bat les chevilles et ses bras qui fouettent l'air.

\*

« Je suis désolé de vous avoir fait attendre. »

John Candotti a répété ces paroles d'excuse à chacune des personnes qu'il a rencontrées en se rendant jusqu'à la chambre de Sandoz et, pour finir, à Sandoz en personne, après que le frère Edward Behr l'eut laissé seul avec lui. « Il y a encore une multitude de gens dehors, continue-t-il. Ils ne s'en vont donc jamais ? Je suis John Candotti. Le général m'a demandé de vous assister pendant les audiences. Ravi de faire votre connaissance. » Il tend la main sans réfléchir, puis la retire gauchement lorsqu'il se rappelle.

Sandoz ne se lève pas de son fauteuil près de la fenêtre et, tout d'abord, paraît ne pas vouloir ou ne pas pouvoir regarder dans la direction de son visiteur. John a vu de lui des images, d'archives, évidemment, mais Sandoz est nettement plus petit qu'il ne s'y attendait, et beaucoup plus décharné ; plus vieux aussi, et pourtant moins vieux qu'il ne devrait l'être. Quel est le calcul déjà ? Dix-sept années pour arriver à destination, près de quatre sur Rakhat, dix-sept autres pour en revenir, mais il faut tenir compte des effets de la relativité lorsqu'on voyage à une vitesse proche de celle de la lumière. Né un an avant le général des Jésuites qui va sur ses quatre-vingts ans, Sandoz a, selon les estimations des physiciens, dans les quarante-cinq ans, à quelques mois près. Des années difficiles, à en juger par son aspect, mais dont le nombre n'est pas si élevé.

Le silence se prolonge un long moment. Tout en s'efforçant de ne pas regarder fixement les mains de Sandoz, John se demande s'il ne vaut pas mieux repartir. C'est beaucoup trop tôt, se dit-il, Vœlker est complètement maboul. Et puis, finalement, il entend Sandoz demander : « Anglais ?

— Américain, mon père. Le frère Edward est Anglais, mais moi, je suis Américain.

— Non, reprend Sandoz au bout de quelques instants. *La lengua*. Anglais ? »

Tout étonné, John se rend compte qu'il s'est mépris. « Oui. Je parle un peu l'espagnol si vous préférez.

— C'était de l'italien, *creo*. *Antes* – je veux dire, avant. À l'hôpital. *Sipaj – si yo...* » Il s'interrompt, au bord des larmes, mais parvient à se ressaisir pour articuler d'un ton délibéré : « Cela m'aiderait... si je pouvais n'entendre... qu'une seule langue pendant quelque temps. L'anglais fera l'affaire.

— Bien sûr. Pas de problème. Tenons-nous-en donc à l'anglais », dit John, bouleversé. Personne ne lui a dit que Sandoz était en si piteux état. « Ma visite sera courte, cette fois-ci, mon père. Je voulais simplement me présenter à vous et voir comment vous alliez. En ce qui concerne les audiences et leur préparation, rien ne presse. Je suis sûr qu'on pourra les différer jusqu'à ce que vous soyez suffisamment remis pour...

— Pour quoi faire ? » demande Sandoz en regardant Candotti droit dans les yeux pour la première fois. Il a un visage aux rides profondes ; son nez aquilin, ses pommettes larges, son stoïcisme trahissent ses origines indiennes. John Candotti ne parvient pas à l'imaginer en train de rire.

Pour vous défendre, a-t-il été sur le point de dire, mais cela semble méchant. « Pour expliquer ce qui s'est passé. »

Le silence qui règne à l'intérieur de la Curie est frappant, surtout près de la fenêtre, où l'on peut entendre l'incessant bruit de carnaval qui monte de la ville. Une femme est en train de gronder un enfant en grec. La rue grouille de touristes

et de reporters qui hurlent par-dessus le sourd grondement des foules habituelles du Vatican et de la circulation des taxis. Des travaux sont entrepris en permanence pour empêcher la Ville éternelle de tomber en ruine, les ouvriers braillent, les machines vrombissent.

« Je n'ai rien à dire. » Sandoz se détourne de nouveau. « Je vais me retirer de la Compagnie.

— Père Sandoz... mon père, vous ne pensez quand même pas que la Compagnie va vous laisser partir ainsi, sans comprendre ce qui a pu se passer là-bas. Peut-être n'avez-vous pas envie d'affronter une audience ; ce qui s'y passera n'est pourtant rien en comparaison de ce à quoi on vous soumettra au-dehors, dès que vous aurez franchi cette porte, lui dit John. Si nous comprenions, nous pourrions vous aider. Vous faciliter les choses, peut-être ? » Il n'y a pas de réponse ; simplement, les traits du visage qui se détache de profil contre la fenêtre se durcissent. « Bon, très bien. Écoutez, je reviendrai dans quelques jours. Quand vous vous sentirez mieux, d'accord ? Y a-t-il quelque chose que je puisse vous apporter ? Quelqu'un que je puisse contacter de votre part ?

— Non. » Il n'y a aucune force derrière cette voix. « Merci. »

John réprime un soupir et se dirige vers la porte. Son regard glisse sur un croquis posé sur le petit bureau nu. Exécuté sur une matière qui ressemble à du papier à l'aide d'une autre matière qui ressemble à de l'encre. Un groupe de VaRakhati. Des visages doués d'une grande dignité et d'un charme considérable. Des yeux extraordinaires, ourlés de cils qui les protègent du vif éclat du soleil. Le plus curieux, c'est que, même sans être familiarisé avec leurs critères esthétiques, on voit très

bien qu'il s'agit d'individus exceptionnellement beaux. John Candotti saisit le dessin pour l'étudier de plus près. Sandoz se lève et fait deux pas rapides dans sa direction.

Sandoz fait sans doute la moitié de sa taille et il est malade comme une bête, mais John Candotti, vieux grognard des rues de Chicago, bat en retraite sous l'effet de la surprise. Lorsqu'il sent le mur derrière son dos, il masque sa gêne par un sourire et repose le croquis sur le bureau. « C'est une belle race, n'est-ce pas ? hasarde-t-il pour essayer de désamorcer l'émotion, quelle qu'elle soit, qui agite l'homme dressé en face de lui. Les... gens qui figurent sur ce dessin – ce sont des amis à vous, j'imagine ? »

Sandoz recule et dévisage John pendant quelques instants, comme pour prévoir sa réaction. La lumière du jour, qui lui arrive dans le dos, nimbe sa chevelure et l'effet de contraste dissimule son expression. Si la pièce était mieux éclairée, ou si Candotti le connaissait plus intimement, peut-être saurait-il identifier l'espèce de fausse solennité précédant toute déclaration qu'Emilio s'attend à voir provoquer l'hilarité ou l'indignation de ceux qui l'écoutent. Sandoz hésite, puis il trouve exactement le mot qu'il cherche.

« Des collègues », dit-il enfin.

\*

Johannes Voelker éteint son ordinateur, à la fin de sa séance de travail quotidienne avec le général, mais il ne se lève pas pour sortir. Il reste, au contraire, assis, à observer le visage de Vincenzo Giuliani, tandis que ce dernier paraît se concentrer sur le travail en cours, mettant à jour ses propres notes

concernant les événements de la journée et les décisions dont ils viennent de discuter.

Trente-quatrième détenteur de sa charge, Giuliani est un personnage imposant. D'une stature herculéenne, la calvitie séduisante, il se tient droit comme un i et possède une force redoutable pour quelqu'un de son âge. Historien de profession, politique de nature, Vincenzo Giuliani a su guider la Compagnie de Jésus à travers une passe difficile, et il est parvenu à réparer en partie le mal fait par Sandoz. Il a aiguillé ses hommes vers l'hydrologie et les études islamiques – ce qui a restauré la confiance des gens à l'égard de son ordre. S'il n'y avait pas eu de jésuites en Iran et en Égypte, on n'aurait pas eu le moindre avertissement avant la dernière attaque. À chacun selon ses mérites, se dit Voelker, en attendant patiemment que Giuliani fasse attention à lui.

Le général soupire et lève les yeux vers son secrétaire, un homme de trente à quarante ans, au physique ingrat, avec une propension à l'obésité et des cheveux roussâtres plaqués contre son crâne. Voelker est toujours bien carré contre le dossier de son siège, les bras croisés devant sa taille épaisse, vivante et silencieuse incarnation d'une affaire en suspens. « Bon, allez-y. Dites ce que vous avez à dire, ordonne Giuliani, irrité.

— Sandoz.

— Qu'est-ce qu'il a, Sandoz ?

— C'est justement ce que j'allais vous demander. »

Giuliani reprend ses notes.

« Les gens commençaient à oublier, insiste Voelker. Il aurait sans doute mieux valu pour tout le monde que Sandoz soit tué en même temps que les autres.

— Voyons, père Voelker, c'est une pensée indigne », réplique sèchement Giuliani.

Voelker fait la moue et détourne les yeux.

Le général regarde par la fenêtre de son bureau pendant quelques instants, les coudes appuyés sur le bois poli de sa table de travail. Voelker a raison, bien entendu. Il ne fait aucun doute que la vie aurait été plus simple si Emilio n'avait été qu'un martyr parmi tant d'autres. À présent, sous les feux des médias, la Compagnie est bien obligée de faire une enquête sur les raisons pour lesquelles sa mission a échoué... Giuliani se frotte le visage et se met debout. « Cela fait des lustres que je connais Emilio, Voelker. C'est un homme vertueux.

— Il s'est prostitué, dit Voelker avec une tranquille précision. Il a tué une enfant. Il devrait être au fond d'un cachot. » Il suit des yeux Giuliani qui fait le tour de la pièce, saisissant divers objets, puis les reposant sans vraiment en regarder un seul. « Du moins lui reste-t-il encore assez de décence pour vouloir quitter la Compagnie. Qu'il s'en aille – avant de nous avoir nui davantage. »

Giuliani interrompt ses déambulations et contemple Voelker. « Il n'est pas question de le désavouer. Même si c'est lui qui le demande, ce serait mal. Et, qui plus est, cela ne servirait à rien. Aux yeux du monde entier, sinon aux siens, Emilio est des nôtres. » Giuliani gagne la fenêtre et observe la foule de commentateurs, de journalistes et de simples curieux. « Si les médias continuent à se livrer à des spéculations oiseuses et à des suppositions dénuées de tout fondement, nous appellerons tout simplement les choses par leur nom », dit le général de cette voix légère et ironique que des générations d'étudiants

ont appris à redouter. Il se retourne pour sonder d'un regard froid son secrétaire qui, pendant tout ce temps, est resté assis, l'air renfrogné. Le ton de Giuliani ne change pas, mais Voelker est piqué au vif par les mots qu'il prononce : « Je ne suis pas le juge d'Emilio, père Voelker, et la presse non plus. »

Et Johannes Voelker, prêtre jésuite, ne l'est pas davantage.

L'entrevue s'achève sur quelques remarques ayant trait à leur travail, mais le plus jeune des deux hommes sort conscient du fait qu'il a outrepassé les limites de ses fonctions, tant sur le plan politique que sur le plan spirituel. Voelker est un garçon efficace, intelligent, mais, chose rare chez un jésuite, doué d'un esprit manichéen : pour lui, tout est blanc ou noir, péché ou vertu, c'est Nous contre Eux.

Cela dit, songe Giuliani, les gens de cet acabit peuvent être utiles.

Le général se rassoit à sa table et ses doigts jouent avec un stylet. Les journalistes estiment que le public a le droit de savoir. Giuliani, quant à lui, n'éprouve pas le moindre besoin de se prêter à ce jeu. D'un autre côté, il faut bien décider ce qu'il convient de faire à présent, concernant Rakhat. Et il se sent tenu d'amener Sandoz à prendre une résolution, quelle qu'elle soit. Ce n'est pas la première fois que les jésuites se sont frottés à une culture différente de la leur, ni la première fois qu'une de leurs missions a mal tourné, et Sandoz n'est pas le premier de leurs prêtres à se déshonorer. Toute cette affaire est regrettable, certes, mais la rédemption est loin d'être impossible.

Il peut être sauvé, se dit Giuliani avec obstination. Nos effectifs ne sont pas si fournis que nous puissions nous permettre



d'éliminer un de nos hommes sans rien tenter en sa faveur. Il est des nôtres, nom d'un chien. Et de quel droit décrétons-nous que la mission est un échec ? Peut-être des germes ont-ils été semés. Dieu seul le sait.

Néanmoins, toutes les allégations lancées contre Sandoz et contre ses camarades sont fort graves.

En son for intérieur, Giuliani est enclin à croire que la mission s'est fourvoyée dès le départ, avec la décision s'y inclure deux femmes. Elle a commencé par un effondrement de la discipline, se dit-il. Autres temps, autres mœurs.

\*

Remâchant ce même problème, tandis qu'il regagne sa chambre sans lumière, dans l'est de Rome, John Candotti possède sa propre théorie quant à la façon dont le drame s'est noué. La mission, pense-t-il, a sans doute échoué par la faute d'une série de décisions logiques, raisonnables, soigneusement pesées, dont chacune a paru sur le moment être une bonne idée. Comme tous les plus gigantesques désastres.

## 2

### Observatoire d'Arecibo, Porto Rico : février 2019

« Jimmy, je viens d'apprendre qu'on va t'envoyer un vau-tour ! chuchota Peggy Soong – ainsi fut fait le premier pas en direction de la mission sur Rakhat. As-tu l'intention de coopérer ? »

Jimmy continua à se déplacer le long de la rangée de machines distributrices, choisissant une portion *d'arroz con pollo*, une autre de soupe aux haricots et deux sandwiches au thon. Sa taille était si élevée qu'elle en frisait l'absurde ; à vingt-six ans, il avait enfin fini de grandir, mais il ne s'était pas encore complètement étoffé et il était constamment affamé. Il fit une nouvelle halte pour ramasser deux cartons de lait et deux desserts, avant de faire le total de ce qu'il devait sur la caisse enregistreuse.

« Si tu coopères, ça rend les choses d'autant plus difficiles pour nous tous, poursuivit Peggy. Tu as vu ce qui est arrivé à Jeff. »

Jimmy se dirigea vers une table où il ne restait qu'une seule place libre et il y déposa son plateau. Debout derrière le jeune

homme, Peggy Soong foudroya du regard la femme assise en face de lui, laquelle s'empressa de décider qu'elle avait fini de déjeuner. Aussitôt Peggy contourna la table pour s'installer sur le siège encore chaud. Pendant quelques instants elle se contenta de regarder Jimmy enfourner de grosses bouchées de riz au poulet, toujours effarée par le volume de nourriture qu'il avait besoin d'ingurgiter. Depuis qu'elle l'avait viré de chez elle, ses notes d'épicerie avaient diminué de soixante-quinze pour cent. « Jimmy, reprit-elle enfin, tu ne peux pas y couper. Si tu n'es pas avec nous, tu es contre nous. » Elle continuait à chuchoter, mais sa voix n'était rien moins que douce. « Si personne ne coopère, ils ne pourront pas tous nous lourder. »

Le placide regard bleu de Jimmy croisa celui de Peggy, noir et accusateur. « Je n'en sais rien, Peggy. À mon avis, ils pourraient sans doute renouveler entièrement le personnel en l'espace de deux semaines. Je connais un Péruvien qui serait prêt à prendre ma place pour la moitié de mon salaire. Quand Jeff est parti, ils lui ont filé une bonne recommandation.

— Moyennant quoi, il est toujours au chômage ! Parce qu'il a craché à son vautour tout ce qu'il avait dans le ventre.

— La décision ne m'appartient pas, Peggy, tu le sais bien.

— Mon cul ! » Plusieurs personnes levèrent les yeux. Elle se pencha vers lui, par-dessus la table, et reprit à voix basse : « Tu n'es pas un pantin. Tout le monde sait que tu es venu en aide à Jeff depuis qu'il s'est fait jeter. Mais l'important ici, ce n'est pas de secourir les victimes après coup, c'est d'empêcher qu'on nous vampirise. Combien de fois faudra-t-il que je te l'explique ? »

Peggy Soong se rejeta brusquement en arrière et détourna les yeux, cherchant à comprendre ces gens trop bornés pour s'apercevoir que le système les broyait en tout petits morceaux. Tout ce que Jimmy était fichu de se mettre dans le crâne, c'était qu'il fallait bosser dur et ne pas faire de vagues. Et ça lui servirait à quoi ? À se faire baiser en beauté, rien d'autre. « C'est à toi de décider si tu veux coopérer avec le vautour, dit-elle d'un ton froid. Ils peuvent t'en donner l'ordre, mais c'est à toi de décider de le suivre ou non. » Elle se mit debout et ramassa ses affaires éparées sur la table, gardant les yeux baissés vers lui encore un instant. Puis elle lui tourna le dos et se dirigea vers la porte.

« Peggy ! »

Jimmy se leva à son tour et s'approcha suffisamment d'elle pour lui tapoter légèrement l'épaule. Il n'était pas beau. Il avait le nez trop long et trop informe, les yeux trop rapprochés et trop enfoncés, comme ceux d'un singe ; son sourire en demi-lune et ses cheveux roux frisés faisaient penser à un gribouillis d'enfant. Pendant quelques mois, l'ensemble avait tenu Peggy sous le charme, pâmée.

« Peggy, laisse-moi une chance, d'accord ? Laisse-moi juste voir s'il n'y a pas moyen de contenter tout le monde. Les choses ne sont pas forcément toutes noires ou toutes blanches.

— Bien sûr, Jimmy », répondit-elle. C'était un brave gosse. Con comme un chou-rave, mais brave. Peggy contempla son visage sérieux, ouvert, quelconque, et comprit qu'il trouverait toujours un raisonnement plausible et méprisable pour justifier sa manie d'obéir docilement. « Bien sûr, Jimmy. Cherche donc un moyen. »

Une confrontation avec la redoutable Peggy Soong aurait pu couper l'appétit d'un homme de moindre envergure, mais Jimmy Quinn avait l'habitude des petites femmes crampon, et rien n'était capable de l'empêcher de manger ; sa mère s'était plainte, un jour, du fait que nourrir un adolescent tel que lui était comme d'alimenter une chaudière à charbon. Une fois que Peggy eut quitté la cafétéria d'un pas résolu, il retourna donc s'asseoir et engloutit systématiquement le reste de son repas, tout en laissant les arguments circuler à travers l'alambic de son esprit.

Jimmy n'était pas un imbécile, mais il avait été tendrement chéri par d'excellents parents et soigneusement instruit par de bons professeurs, deux faits susceptibles d'expliquer cette habitude d'obtempérer qui mystifiait Peggy Soong et la mettait hors d'elle. À d'innombrables reprises, au cours de sa vie, il avait pu constater que les autorités avaient raison et qu'en dernière analyse, les décisions de ses parents et de ses maîtres lui paraissaient sensées. En conséquence de quoi, il n'était pas ravi, bien sûr, de voir ses fonctions à l'observatoire d'Arecibo confiées à un système d'intelligence artificielle, mais, livré à lui-même, il n'aurait sans doute pas protesté. Il n'y travaillait que depuis huit mois : ce n'était pas assez pour se sentir des droits imprescriptibles sur un emploi qu'il n'avait obtenu que grâce à un incroyable coup de pot. Car enfin, il n'avait pas décroché ses diplômes d'astronome en s'attendant à débarquer ensuite sur un marché du travail en plein boom. Les astronomes gagnaient des clopinettes et la lutte pour l'emploi

était féroce, mais désormais, c'était à peu près pareil dans tous les secteurs. Sa mère – une femme petite et crampon – avait insisté pour qu'il fit des études débouchant sur quelque chose de plus concret, mais Jimmy s'en était tenu à l'astronomie : quitte à ne pas avoir de travail, comme les statistiques le laissaient prévoir, autant ne pas en avoir dans la profession de son choix, avait-il déclaré.

Pendant huit mois, il avait pu s'offrir le luxe de se sentir justifié dans sa décision. À présent, il semblait que c'était en définitive Eileen Quinn qui avait eu raison.

Il rassembla les reliefs de son déjeuner, les déposa dans les diverses poubelles appropriées et regagna le petit réduit qui lui servait de bureau, en multipliant les embardées et les plongeurs de chauve-souris, afin d'éviter les chambranles de porte, les luminaires et les tuyaux trop bas qui menaçaient, une centaine de fois par jour, de l'envoyer à terre. Amputée d'un tiroir, la table derrière laquelle il s'assit paraissait édentée, et cette bienheureuse infirmité, il la devait au père Emilio Sandoz, jésuite portoricain dont il avait fait la connaissance par l'entremise de George Edwards. Ce dernier était un ingénieur à la retraite qui travaillait à temps partiel à l'observatoire d'Arecibo, en qualité d'enseignant bénévole, animant des visites guidées à l'intention des écoles et des voyages organisés. Sa femme, Anne, était médecin et tenait le dispensaire que les jésuites avaient ouvert, en même temps qu'un centre social, à La Perla, un bidonville jouxtant le vieux San Juan. Jimmy les trouvait tous trois fort sympathiques et il se rendait à San Juan aussi souvent qu'il pouvait se résoudre à parcourir les soixante-dix kilomètres d'encombres qui l'en séparaient.

Le premier soir où il avait dîné avec Emilio chez les Edwards, Jimmy les avait fait rire aux larmes en leur débitant la liste complète de tous les périls qui menaçaient un type normalement bâti dans un monde conçu par et pour des lilliputiens. Lorsqu'il s'était plaint de se cogner les genoux contre son bureau chaque fois qu'il s'y asseyait, le prêtre s'était penché vers lui, son beau visage insolite affichant le plus grand sérieux mais l'œil malicieux, et il avait chuchoté, avec un accent dublinois quasi parfait : « Faut retirer le tiroir du milieu, bougre de con. » Une seule réponse s'imposait et Jimmy avait rétorqué aussitôt, ses yeux bleus d'irlandais écarquillés d'admiration : « Foutrement génial. » Cet échange avait eu le don de rendre hilares Anne et George, et depuis ils étaient tous quatre amis pour la vie.

Souriant à ce souvenir, Jimmy brancha son ordinateur et expédia un message vers l'unité centrale d'Emilio : « Bière chez Claudio, 20 heures. RSVP avant 17 heures. » Il n'était plus, désormais, stupéfait de se dire qu'il allait prendre un pot dans un bar avec un curé, et pourtant au début cette idée l'avait presque autant éberlué que de découvrir que les filles avaient elles aussi du poil au cul.

Emilio devait justement se trouver dans le bureau du centre social, car la réponse fusa presque aussitôt sur l'écran de Jimmy : « Foutrement génial. »

\*

À six heures de l'après-midi, Jimmy se mit en route à travers les collines karstiques et la forêt qui environnaient

l'observatoire d'Arecibo, afin de gagner la ville du même nom, et de là il partit vers l'est pour San Juan, le long de la route du bord de mer. Il était déjà huit heures vingt lorsqu'il trouva enfin un endroit pour se garer, à portée de regard d'El Morro, une énorme forteresse en pierre du xvi<sup>e</sup> siècle, renforcée ultérieurement par les remparts massifs qui encerclaient le vieux San Juan. Alors, comme aujourd'hui, les murailles laissaient les taudis de La Perla sans protection, cramponnés à une étroite bande de plage.

Quand on le regardait depuis les murs de la ville, le quartier de La Perla n'avait pas trop mauvais aspect. Les maisons, qui s'étagaient sur six ou sept niveaux, du haut de la butte jusqu'à la mer, paraissaient solides et assez grandes, tant qu'on ne savait pas qu'à l'intérieur elles étaient scindées en plusieurs appartements. Les « Anglo » tant soit peu raisonnables évitaient soigneusement de s'y rendre, mais Jimmy était un grand gaillard capable de se défendre et on le savait ami d'Emilio ; il fut même flatté de s'entendre saluer à plusieurs reprises, tandis qu'il dévalait la cascade d'escaliers menant à la taverne de Claudio.

Sandoz était assis dans le fond de la salle, sirotant une bière. Le prêtre n'était pas difficile à repérer au milieu d'une foule, même lorsqu'il n'était pas en tenue ecclésiastique. Il avait une barbe de conquistador, un teint cuivré, des cheveux noirs et raides dont le mouvement naturel était de se séparer au milieu pour encadrer des pommettes hautes et larges et des joues creuses qui se terminaient par un menton d'une délicatesse surprenante. Sa silhouette était frêle, mais harmonieusement proportionnée. Si Sandoz avait été nommé curé de l'ancienne



paroisse de Jimmy Quinn, dans le sud de Boston, son physique avantageux et exotique lui aurait certainement valu le surnom dont des générations de jeunes filles catholiques avaient traditionnellement affublé les prêtres séduisants : père Quel-Gâchis.

Jimmy salua Emilio de la main, puis il fit signe au patron, derrière son bar, qui lui cria bonjour et envoya Rosa à leur table avec une autre bière, tandis que Jimmy empoignait la lourde chaise en bois qui faisait face à Sandoz, la retournait et s'y installait à califourchon, les bras repliés sur le dossier. Il sourit à Rosa lorsqu'elle lui tendit sa chope de bière et avala une longue gorgée, sous le regard paisible de Sandoz.

« Tu as l'air fatigué », fit remarquer Jimmy.

Sandoz eut un haussement d'épaules éloquent, qui le transforma momentanément en grand-mère juive : « Et à part ça, quoi de neuf ? »

— Tu ne manges pas assez », affirma Jimmy. C'était un de leurs numéros classiques.

« Non, maman, répondit docilement Sandoz.

— Claudio, hurla Jimmy à l'intention du patron, donne donc un sandwich à cet homme. » Rosa arrivait déjà de la cuisine avec une assiette bien remplie pour chacun d'eux.

« Alors, comme ça, tu as fait soixante-dix kilomètres pour me commander un sandwich ? » demanda Sandoz. En réalité, c'était toujours Jimmy qui prenait des sandwiches au thon, curieusement accompagnés d'une double portion de *bacalaitos fritos* et d'une demi-goyave dans son écorce. Rosa savait pertinemment que le prêtre préférait les haricots en *Sofrino*, sur une portion de riz.

« Il faut bien que quelqu'un s'en charge. Écoute donc, j'ai un problème.

— T'en fais pas, Sparky. J'ai entendu dire que ça se soignait à Lubbock.

— De Niro ! » s'écria Jimmy en engloutissant sa première bouchée. Emilio fit un bruit qui ressemblait au signal sonore d'un jeu télévisé. « Merde, c'est pas De Niro ? Attends voir. Nicholson ! Je les confonds toujours, ces deux-là. » Emilio, lui, ne confondait jamais personne. Il connaissait tous les acteurs et tous les dialogues de tous les films jamais tournés depuis *Plumes de cheval*. « Bon, d'accord. Je te demande dix secondes de sérieux. Tu sais ce que c'est qu'un vautour ? »

Sandoz se redressa, la fourchette en l'air. Le ton était docte à présent : « J'imagine que tu ne fais pas allusion à l'oiseau qui se nourrit de charognes. Oui. J'ai même travaillé avec une de ces bestioles.

— Sans blague, dit Quinn, la bouche pleine. Je ne savais pas.

— Ha ! ha ! y en a, des choses que tu ne sais pas, morveux », rétorqua Sandoz d'un ton traînant. Cette fois, c'était John Wayne, à peine gâché par la légère trace d'accent espagnol qui persistait au milieu de toutes ces transformations fulgurantes.

Jimmy, qui s'intéressait rarement aux petits jeux linguistiques auxquels s'adonnait Sandoz, continua à mastiquer. « Tu ne finis pas ? » demanda-t-il, une fois qu'ils eurent mangé en silence pendant quelque temps. Sandoz échangea son assiette contre celle de Jimmy, désormais vide, et se laissa de nouveau aller contre le mur. « Alors, c'était comment ? insista Jimmy. De travailler avec un vautour ? On va m'en envoyer un au

boulot. Tu crois que je dois coopérer ? Si je dis oui, Peggy aura ma peau, et si je dis non, ce seront les Japs, alors ça ne change pas grand-chose. Peut-être que je devrais choisir l'immortalité intellectuelle et consacrer ma vie aux pauvres, dans les rangs desquels je me retrouverai moi-même, d'ailleurs, dès que le vautour m'aura nettoyé le cerveau et qu'on m'aura fichu à la porte d'Arecibo. »

Sandoz le laissa vider son sac. En règle générale, Jimmy arrivait à ses propres conclusions en parlant tout seul et Sandoz était habitué à ces confessions méditatives. Au lieu de répondre, il se demanda comment Jimmy parvenait à manger aussi vite et à parler quand même sans avaler de travers.

« Alors, qu'en penses-tu ? Tu crois que ça vaut le coup ? » reprit Jimmy en finissant sa bière et en sautant son *sofrito* avec un morceau de pain. Il fit signe à Claudio de lui envoyer une seconde bière. « Tu en veux une autre ? » demanda-t-il à Sandoz.

Emilio secoua la tête et, lorsqu'il parla enfin, ce fut de sa propre voix. « Fais un peu traîner les choses. Dis-leur que tu veux quelqu'un de qualité. Tant que le vautour ne t'a pas vidé le crâne, tu peux encore faire pression. Tu possèdes quelque chose dont ils ont besoin, n'est-ce pas ? Une fois qu'ils auront tout enregistré, tu ne leur serviras plus à rien. Et si le vautour te rate, te voilà immortalisé sous les traits d'un médiocre. » Puis il se tut, gêné d'avoir donné un conseil.

« Qui est-ce qui t'a opéré, toi ?

— Sofia Mendes. »

Jimmy haussa les sourcils : « Amérique latine ? »

Curieusement, Sandoz se mit à rire : « De très loin.

— Elle était bonne ?

— Oui. Assez. Une expérience intéressante. »

Jimmy le regarda fixement, soudain soupçonneux. Quand Emilio disait qu'une expérience était « intéressante », il fallait souvent comprendre qu'elle était à vous glacer les sangs. Il attendit une explication, mais Sandoz se contenta de se pelotonner dans son coin avec un sourire énigmatique. Il y eut un court silence, au cours duquel Quinn reporta son attention sur son *sofrito*. Lorsqu'il leva de nouveau les yeux, ce fut lui qui sourit. Sonné pour le compte. Jamais il n'avait connu un homme capable de s'endormir plus vite que Sandoz. Anne Edwards prétendait que le prêtre n'avait que deux vitesses : plein pot et point mort.

Jimmy, insomniaque chronique dont le cerveau avait, la nuit, l'habitude de tourner en rond comme un hamster dans sa roue, enviait à son ami cette faculté de piquer des roupillons à tout bout de champ, mais il savait que ce n'était pas seulement une heureuse bizarrerie physiologique qui permettait à Emilio de s'effondrer ainsi à volonté. Sandoz travaillait généralement quatorze heures par jour ; alors, il s'écroulait parce qu'il était fourbu. Jimmy l'aidait dans la mesure de ses moyens et regrettait parfois de ne pas habiter plus près de La Perla, afin de pouvoir lui donner de plus fréquents coups de main.

À un certain moment de sa vie, Jimmy avait sérieusement songé à devenir lui aussi membre de la Compagnie de Jésus. Ses parents, qui avaient fait partie de la deuxième vague d'immigrants irlandais installés à Boston, avaient quitté Dublin avant sa naissance. Sa mère avait toujours su clairement préciser les raisons de leur départ. « La mère patrie était

un pays arriéré du tiers monde, confit en dévotion et rempli de prêtres refoulés à l'âme de dictateurs, bien décidés à venir fourrer le nez dans les chambres à coucher des gens normaux », déclarait-elle à qui voulait l'entendre. Malgré tout, Eileen avouait être « de culture catholique » et Kevin Quinn avait tenu à ce que leur fils fréquentât des écoles de jésuites, ne fût-ce qu'à cause de la discipline qui y régnait et du niveau scolaire élevé. Ils avaient fait de leur enfant un être à l'âme généreuse, porté à soigner les blessures d'autrui et à alléger ses fardeaux, incapable de demeurer à regarder sans rien faire quand il voyait des hommes comme Emilio dépenser leur énergie au service de leurs semblables.

Jimmy resta quelques instants encore assis à réfléchir, puis il se dirigea sans bruit vers la caisse où il fit débiter sur son compte environ cinq fois ce qu'avait coûté le repas qu'ils venaient de consommer. « Je paie ses déjeuners de la semaine, d'accord ? Et surveille-le bien pendant qu'il mange, Rosa. Sans quoi, il va encore refiler sa portion à Dieu sait quel gamin. » Rosa opina, en se demandant si Jimmy se rendait compte qu'il venait de manger lui-même la moitié du repas de Sandoz. « Je vais vous dire, moi, quel est son problème, continua Quinn, béatement inconscient de la chose. Il a les idées d'un mec de cent kilos concernant tout ce qu'il faudrait faire par ici, mais il n'en pèse que soixante-cinq. Il va finir par se rendre malade. »

Seul dans son coin, Sandoz souriait, les yeux fermés. « *Si, mamacita* », murmura-t-il, mêlant le sarcasme à l'affection. Sans crier gare, il se remit sur ses pieds, bâilla et s'étira. Ensemble, les deux hommes quittèrent le bar pour sortir dans la douceur de l'air marin qui baignait La Perla en ce début du printemps.

\*

S'il y avait un facteur susceptible d'inciter plus que jamais Jimmy Quinn à se persuader que les autorités savaient finalement toujours ce qu'elles faisaient, c'était le début de carrière du père Emilio Sandoz. Car cette période avait paru n'avoir ni queue ni tête, jusqu'à ce qu'elle eût atteint son terme et permis de voir que les facultés mentales collectives de la Compagnie de Jésus s'étaient patiemment employées à des fins que les simples individus étaient incapables de discerner.

Nombre de jésuites étaient polyglottes, mais Sandoz l'était plus encore que la plupart des autres. Natif de Porto Rico, il avait grandi en parlant aussi bien l'espagnol que l'anglais. Ses années de formation à la prêtrise avaient puisé dans les rigoureuses richesses des lettres classiques, et Sandoz en était venu à connaître presque aussi parfaitement le grec que le latin qu'il avait non seulement étudié, mais utilisé à titre de langue vivante : pour communiquer quotidiennement, pour ses travaux de recherche, ou pour le pur plaisir de lire une prose superbement structurée. Cela, néanmoins, n'était pas vraiment exceptionnel parmi les jésuites érudits.

Mais ensuite, travaillant à un mémoire sur les missions jésuites du XVII<sup>e</sup> siècle vers le Québec, Sandoz avait décidé d'apprendre le français, afin de pouvoir lire les récits anciens dans le texte. Il avait donc passé huit longs jours avec un professeur, à assimiler la grammaire française, puis il avait étoffé son vocabulaire sans l'aide de quiconque. Lorsqu'il eut terminé son mémoire, à la fin du semestre, il lisait le français

couramment, sans toutefois avoir fait l'effort d'apprendre à le parler. L'italien avait suivi, en partie pour se préparer à connaître Rome un jour, en partie par curiosité, pour voir comment une autre langue romane s'était développée à partir de la souche latine. Puis le portugais, tout simplement parce qu'il aimait ses sonorités et adorait la musique brésilienne.

Les jésuites ont une tradition d'études linguistiques. Il n'y avait donc rien eu d'étonnant à ce qu'Emilio fût encouragé à commencer un doctorat de linguistique, tout de suite après son ordination. Quatre ans plus tard, tout le monde s'était attendu à ce qu'Emilio Sandoz, jésuite et docteur en linguistique, se vît offrir une chaire de professeur dans une université jésuite.

Au lieu de quoi, le jeune linguiste avait été prié d'aider à lancer un projet de reboisement, tout en enseignant au lycée Xavier-de-Chuuk, dans les îles Carolines. Après treize mois d'une mission qui aurait dû normalement durer six ans, on l'avait transféré dans une école inuit, juste au-dessous du cercle arctique, où il avait passé une seule année à seconder un prêtre polonais chargé d'établir un programme d'alphabétisation pour adultes ; après quoi, on l'avait expédié dans une enclave chrétienne du Soudan méridional, où il avait travaillé dans un centre d'aide pour les réfugiés kenyans, aux côtés d'un prêtre érythréen.

Il s'était habitué à se sentir ignorant et dépassé par les événements. Il s'était forcé à tolérer la frustration qu'engendrait au début son incapacité à communiquer avec élégance, rapidité, humour. Il avait appris à faire taire la cacophonie de langues en lutte pour s'assurer la primauté dans ses pensées, à

utiliser la pantomime et son visage si expressif pour franchir les barrières. En l'espace de trente-sept mois, il était devenu capable de s'exprimer couramment en langue chuuk, dans un dialecte inuitinupik du Grand Nord, en polonais, en arabe (qu'il parlait avec un assez bon accent soudanais), en kikuyu et en amharique. Et, ce qui était peut-être encore plus important aux yeux de ses supérieurs, face à ces soudaines réaffectations et à son propre tempérament ombrageux, Emilio Sandoz avait commencé à apprendre la patience et l'obéissance.

« Il y a un message du provincial pour toi », avait annoncé le père Tahad Kesai, par un après-midi étouffant, lorsque Emilio avait regagné leur tente avec trois heures de retard pour ce qui portait le nom de déjeuner, quelques semaines après le premier anniversaire de son arrivée au Soudan.

Sandoz s'était immobilisé, les yeux écarquillés, vert de fatigue à l'ombre de la tente. « Pile poil à point nommé, avait-il dit en se laissant tomber avec lassitude sur un tabouret en toile et en ouvrant son bloc-notes électronique.

— Ce n'est peut-être pas une nouvelle affectation », avait hasardé Tahad, tandis qu'Emilio laissait échapper un ronflement de dérision : tous deux savaient bien que si. « Crotte de bique ! s'était écrié Tahad d'un ton irrité, dérouté par la façon dont leurs supérieurs traitaient Sandoz. Pourquoi ne te laissent-ils pas accomplir une seule mission jusqu'au bout ? »

Sandoz n'avait pas répondu, si bien que Tahad s'était affairé à balayer le sable qui s'était infiltré sous la tente et à le rejeter dans le désert, afin de laisser à l'autre prêtre la possibilité de déchiffrer la transmission en privé. Mais le silence s'était prolongé trop longtemps et, lorsqu'il s'était retourné pour



contempler Sandoz, il avait été troublé de voir que le corps du pauvre garçon était secoué par un tremblement. Et puis Sandoz avait laissé tomber sa tête dans ses mains.

Tout ému, Tahad s'était approché de lui. « Tu as fait du bon travail ici, Emilio. Ça paraît dément de te traîner ainsi par monts et par vaux... » Sa voix s'était éteinte.

À présent, Sandoz s'essuyait les yeux en poussant d'affreux geignements. Sans rien dire, il avait fait signe à son collègue de se rapprocher de son écran, l'invitant à lire le message. Tahad l'avait parcouru, plus perplexe que jamais.

« Emilio, je ne comprends pas... »

Sandoz avait poussé une longue plainte, en manquant tomber de son tabouret.

« Emilio, qu'y a-t-il de si drôle ? » avait voulu savoir Tahad, dont la stupeur tournait à l'exaspération.

Sandoz était prié de se présenter à l'université John-Carroll, dans la banlieue de Cleveland, aux États-Unis, non pas pour y occuper une chaire de linguistique, mais pour coopérer avec un expert en intelligence artificielle chargé de codifier et d'informatiser la méthode qu'il avait mise au point en apprenant diverses langues sur le terrain, afin que les futurs missionnaires pussent bénéficier de sa vaste expérience, pour la plus grande gloire de Dieu.

« Excuse-moi, Tahad, mais c'est trop dur à expliquer, avait hoqueté Sandoz, désormais en partance pour Cleveland afin d'y servir de charogne intellectuelle à un vautour spécialisé dans l'IA, *ad majorem Dei gloriam*. C'est la chute d'une blague qui dure depuis trois ans. »

\*

Trente ou dix ans plus tard, selon la façon de compter, étendu, immobile et à bout de forces, les yeux grands ouverts dans le noir, longtemps après le coucher des soleils de Rakhat, ne saignant plus, ayant surmonté ses vomissements incoercibles, suffisamment remis du choc pour pouvoir recommencer à penser, Emilio Sandoz devait se demander si par hasard cet après-midi au Soudan n'était pas destiné à préparer la chute d'une autre blague qui aurait duré toute sa vie.

Compte tenu des circonstances, c'était une curieuse pensée. Même sur le moment, il s'en rendit compte. Mais quand elle lui traversa l'esprit, il comprit avec une clarté effrayante qu'au cours de son voyage de découverte, en tant que jésuite, il n'avait pas seulement été le premier homme à poser le pied sur Rakhat, il n'avait pas seulement exploré plusieurs parties de son plus vaste continent, appris deux de ses langues, aimé certains de ses habitants. Il avait aussi découvert la limite extrême de la foi et, ce faisant, il avait pu situer la frontière exacte du désespoir. Ce fut à ce moment-là qu'il apprit véritablement à craindre Dieu.

*(Fin de l'extrait)*

Emilio Sandoz, linguiste et prêtre, est le seul survivant d'une mission de contact avec des extraterrestres sur une planète lointaine. Il en revient marqué du sceau de l'infamie : là-bas, il se serait prostitué et aurait tué un enfant... Que s'est-il réellement passé ? Que sont devenus les autres membres de l'expédition ? D'où viennent ces cicatrices terribles sur ses mains ?



*Roman inoubliable et bouleversant, Le Moineau de Dieu raconte cette première expédition et l'histoire d'Emilio, posant mille questions sur notre rapport à l'altérité et à notre propre humanité. Premier livre de Mary Doria Russell, elle-même anthropologue renommée, il a été récompensé par le British Science Fiction Award et les prix Arthur C. Clarke et James Tiptree, Jr.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €  
(clie)

En numérique : 9.99 €  
(clie)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-844-4